

John Douglas
Mark Olshaker

Mindhunter

Dans la tête d'un profileur

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Agathe Fournier de Launay



Ce livre a été originellement publié aux États-Unis
par Scribner sous le titre
Mindhunter

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© 1995, Mindhunters, Inc.
© Éditions du Rocher, 1997, pour la traduction française.
© Éditions Michel Lafon, 2017, pour la traduction française.
118, avenue Achille-Peretti
CS70024 – 92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

*Aux hommes et aux femmes
des unités de sciences du comportement et d'aide
aux enquêtes du FBI, de Quantico, Virginie,
camarades d'exploration, partenaires du voyage,
d'hier et d'aujourd'hui.*

*Même recouverts par la terre entière,
les crimes finissent par venir au jour.*

William SHAKESPEARE,
Hamlet, acte I, scène 2.

NOTE DES AUTEURS

Ce livre est le fruit d'un travail d'équipe et il n'aurait pas pu être écrit sans le talent immense et le dévouement de chacun. Nous tenons à remercier avant tout notre éditeur, Lisa Drew, ainsi que notre coordinatrice de projet et « producteur exécutif » (qui est aussi la femme de Mark), Carolyn Olshaker. Elles ont dès le début partagé notre vision et nous ont donné la force, la confiance, l'amour et les conseils avisés qui nous ont soutenus et encouragés dans nos efforts pour la réaliser. Nous souhaitons également exprimer notre profonde gratitude et notre admiration à Ann Hennigan, notre documentaliste talentueuse, à Marysue Rucci, l'assistante compétente, infatigable et gaie de Lisa, ainsi qu'à notre agent, Jay Acton, le premier à reconnaître la portée de ce que nous voulions entreprendre et à nous aider ensuite à l'accomplir.

Nos remerciements tout particuliers vont au père de John, Jack Douglas. Il nous a rappelé ses souvenirs et il a si soigneusement conservé les documents concernant la carrière de son fils que notre organisation en a été grandement facilitée. Ils s'adressent aussi au père de Mark, le Dr Bennett Olshaker, pour tous ses conseils dans les domaines de la médecine et de la psychiatrie légales et du droit. Nous avons tous deux beaucoup de

chance d'avoir nos familles. Leur amour et leur générosité nous accompagnent toujours.

Nous souhaitons enfin exprimer notre reconnaissance et notre admiration à tous les collègues de John, de l'Académie du FBI à Quantico. C'est leur personnalité et leur contribution qui ont rendu possible le travail exposé dans ce livre. C'est pourquoi il leur est dédié.

John Douglas et Mark Olshaker,
juillet 1995.

PROLOGUE

Cela doit être l'enfer

Cela doit être l'enfer.

C'était la seule explication logique. J'étais nu et attaché. La douleur était insoutenable. Mes bras et mes jambes étaient lacérés par une sorte de lame. On avait pénétré dans tous les orifices de mon corps et enfoncé dans ma gorge quelque chose qui me faisait suffoquer et hoqueter. Des objets tranchants avaient été plantés dans mon pénis et mon rectum et j'avais l'impression qu'ils me déchiraient les entrailles. Je baignais dans ma sueur. Puis j'ai compris ce qui se passait : j'étais en train d'être torturé à mort par tous les assassins, les violeurs et les pédophiles que j'avais bouclés au cours de ma carrière. C'était désormais moi la victime et je ne pouvais pas me défendre.

Je savais comment procédaient ces gars-là. Je l'avais vu maintes et maintes fois. Un besoin viscéral de manipuler et de dominer leur proie les habitait. Ils voulaient pouvoir décider si leur victime vivrait ou non, et si elle devait mourir, comment elle mourrait. Ils me garderaient en vie tant que mon corps tiendrait le coup, me ranimant chaque fois que je m'évanouirais ou que ma mort approcherait, en m'infligeant toujours toutes les

souffrances possibles. Certains d'entre eux, je le savais, ne s'en lassaient pas pendant des jours.

Ils voulaient me montrer qu'ils dirigeaient tout et que j'étais entièrement à leur merci. Plus je criais et les implorais, plus j'entretenais leurs fantasmes sordides. Quand je les suppliais ou que je régressais en appelant ma maman ou mon papa à l'aide, alors là, ils prenaient leur pied.

C'était le prix à payer pour mes six années passées à poursuivre les pires individus que la terre ait portés.

Mon cœur battait la chamade. Je me consumais. J'ai soudain eu l'impression qu'on enfonçait brutalement la lame plus avant à l'intérieur de mon pénis. Tout mon corps s'est alors tordu d'agonie.

Mon Dieu, je t'en prie, si je suis encore vivant, laisse-moi mourir rapidement. Et si je suis mort, délivre-moi vite des tortures de l'enfer.

Puis j'ai aperçu une lumière blanche intense comme de nombreuses personnes rapportent en avoir vu au moment de leur mort. Je m'attendais à voir le Christ, des anges ou le diable, ça aussi, j'en avais entendu parler. Mais je ne voyais que cette lumière crue.

Enfin j'ai perçu une voix, une voix rassurante, le son le plus doux que j'aie jamais entendu : « John, ne vous inquiétez pas. On s'occupe de vous. »

C'est la dernière chose dont je me souviens.

« John, m'entendez-vous ? Ne vous inquiétez pas. Vous êtes à l'hôpital. Vous êtes très malade et on s'occupe de vous » : voilà ce que l'infirmière m'a réellement dit. Elle ne savait pas si je l'entendais mais elle le répétait doucement, sans cesse.

J'ignorais que je me trouvais dans l'unité de soins intensifs de l'hôpital suédois à Seattle, que j'étais dans le coma, sous assistance complète. J'avais les bras et les jambes attachés et des sondes, des tuyaux et des perfusions partout. On pensait que je

ne survivrais pas. C'était au début du mois de décembre 1983. J'avais alors trente-huit ans.

L'histoire avait commencé trois semaines plus tôt à l'autre bout du pays. J'étais à New York pour un exposé sur l'établissement des profils des criminels, devant un auditoire composé de trois cent cinquante membres des polices de New York, du métro, du comté de Nassau, du Suffolk et de Long Island. J'avais déjà fait ce discours cent fois et je pouvais donc presque brancher mon pilotage automatique.

Mon esprit s'est soudain mis à vagabonder. Pendant que je parlais, je me disais : *Comment diable vais-je m'y prendre avec tous ces dossiers ?*, et une sueur froide coulait dans mon dos. J'étais en train de boucler l'affaire Wayne Williams, autrement appelée l'affaire du Tueur d'enfants, à Atlanta, et celle des meurtres racistes au calibre 22 de Buffalo. On m'avait aussi appelé pour celle du Tueur des sentiers près de San Francisco. Je collaborais à l'enquête sur l'Éventreur du Yorkshire avec Scotland Yard, en Angleterre. Je faisais des allers et retours en Alaska pour travailler sur le dossier Robert Hansen. Ce boulanger d'Anchorage ramassait des prostituées, les obligeait à monter dans son avion et les emmenait dans des lieux inhabités pour les traquer ensuite comme des bêtes. J'avais aussi sur les bras un incendiaire qui s'attaquait aux synagogues à Hartford, dans le Connecticut. Je devais en plus m'envoler pour Seattle la semaine d'après pour conseiller la police de Green River sur l'affaire du « Tueur de prostituées et de voyageurs » dans le corridor Seattle-Tacoma, affaire de meurtres en série qui apparaissait comme l'une des plus importantes de l'histoire des États-Unis.

Au cours de ces six dernières années, j'avais mis au point une nouvelle technique d'analyse des crimes. J'étais le seul au sein de l'unité de sciences du comportement à me consacrer entièrement à ces enquêtes. Les autres étaient avant tout des instructeurs. Je m'occupais de cent cinquante dossiers en même temps sans aucune aide et j'étais sur la route cent vingt-cinq jours par

an. Mon bureau se trouvait à l'Académie du FBI à Quantico, en Virginie. La police locale, soucieuse de résoudre ces énigmes, exerçait sur nous une pression considérable. Elle était elle-même soumise à celle de la population et des familles des victimes, pour lesquelles j'ai toujours éprouvé beaucoup de sympathie. J'essayais de sérier les priorités mais de nouvelles demandes affluaient chaque jour. Mes collaborateurs à Quantico me disaient souvent que je ressemblais à une prostituée masculine : je ne pouvais pas dire non à mes clients.

Pendant que je parlais des types de personnalités criminelles, mon esprit ne cessait de revenir à Seattle. Je savais qu'il y avait des gens dans l'auditoire qui ne voulaient pas que je sois là et il fallait s'y attendre. Dans chaque nouvelle affaire, et c'était le cas là aussi, on me demandait d'apporter une aide différente, aide que la plupart des policiers et des officiels considéraient comme frisant la sorcellerie. Je devais être persuasif sans pour autant me montrer prétentieux ou trop sûr de moi et leur faire comprendre que je pensais qu'ils avaient fait du bon boulot tout en essayant de convaincre les sceptiques que le FBI pourrait les aider. Le plus difficile était que, contrairement aux agents classiques qui n'avaient affaire qu'aux faits, moi, je devais aussi tenir compte des *opinions*. Je vivais avec l'idée que, si je me trompais, je risquais de conduire l'enquête dans le fossé et de nouvelles victimes seraient alors à déplorer. Cela pouvait en plus torpiller le séminaire d'analyse des crimes et d'établissement des profils des criminels que j'essayais de mettre sur pied.

Et puis, il y avait aussi les voyages. Je m'étais déjà rendu à plusieurs reprises en Alaska, traversant quatre fuseaux horaires, sautant dans de petits avions qui frôlaient l'eau et atterrissaient dans la nuit noire. À peine étais-je arrivé et avais-je rencontré la police locale que j'avais dû reprendre l'avion pour Seattle.

Cette crise d'angoisse diffuse a peut-être duré une minute. Je ne cessais de me dire : *Douglas, reprends-toi ! Ressaisis-toi !* Et c'est ce que j'ai fait. Je pense que personne ne s'est douté dans la salle

que quelque chose n'allait pas. Mais je ne parvenais pas à chasser l'idée qu'un événement tragique allait m'arriver.

Ce sentiment était si fort que, dès mon retour à Quantico, je suis allé au service du personnel pour contracter une nouvelle assurance vie ainsi qu'une assurance invalidité. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait cela en dehors de cette crainte vague mais puissante. J'étais épuisé physiquement. Je faisais trop d'exercice et buvais probablement plus que de raison pour supporter le stress. Je souffrais de difficultés d'endormissement et j'étais bien souvent réveillé au milieu de la nuit par des gens qui avaient immédiatement besoin de mon aide. Quand je me recouchais enfin, je m'efforçais de rêver de cette nouvelle affaire avec l'espoir que je trouverais ainsi des solutions. Il est facile avec le recul de voir où cela allait me conduire mais, à cette époque, je ne pouvais rien y faire.

Avant de partir pour l'aéroport, quelque chose m'a poussé à m'arrêter à l'école où ma femme Pam enseignait la lecture à des enfants handicapés. Je voulais lui parler des assurances que j'avais contractées.

« Pourquoi me dis-tu cela ? », m'a-t-elle demandé, très inquiète. J'avais une migraine tenace du côté droit et elle a remarqué que mes yeux étaient injectés de sang et bizarres.

« Je voulais simplement que tu sois au courant de tout avant mon départ », lui ai-je répondu.

Nos deux filles, Erika et Lauren, étaient à l'époque âgées respectivement de huit et trois ans.

Deux nouveaux agents spéciaux, Blaine McIlwain et Ron Walker m'accompagnaient à Seattle. J'avais l'intention de les brancher sur ce dossier. Arrivés le soir même, nous sommes descendus à l'hôtel Hilton en centre-ville. En défaisant ma valise, je me suis rendu compte que je n'avais qu'une seule chaussure noire. Soit j'avais oublié l'autre, soit je l'avais perdue en route. Je devais faire un exposé le lendemain devant la police du comté de King. Je ne pouvais pas m'y rendre sans chaussures noires.

J'ai toujours fait grand cas de mes vêtements et, la fatigue et le stress aidant, je suis devenu obsédé par l'idée de porter des chaussures noires avec mon costume. Je me suis alors précipité dans les rues du centre-ville pour trouver un magasin ouvert. Je suis rentré à l'hôtel encore plus épuisé, mais avec une paire de chaussures convenable.

Le lendemain matin, c'était un mercredi, j'ai fait mon exposé devant la police et une équipe comprenant des représentants du port de Seattle et deux psychologues locaux sollicités pour cette enquête. Ils se sont tous montrés intéressés par le profil que j'ai tracé du ou des criminels et je leur ai expliqué que, dans ce genre d'affaire, ce n'était pas le plus important. J'étais sûr que ma description était juste mais je savais aussi que bon nombre de types pourraient correspondre à ce profil.

Le plus important face à ces séries de meurtres, leur ai-je dit, est de devenir *proactif*, c'est-à-dire d'attirer le type dans un piège. J'ai ainsi suggéré à la police d'organiser dans le quartier des réunions sur ces crimes. J'étais à peu près sûr que le meurtrier y ferait au moins une apparition. Je pensais que, de cette façon, nous pourrions savoir si nous avions affaire à un ou plusieurs assassins. Je voulais aussi que la police annonce à la presse qu'elle avait un témoin de l'un des enlèvements. Cela pousserait selon moi le tueur à tenter sa propre « stratégie proactive » et à le faire venir pour expliquer pourquoi il aurait été vu dans le voisinage tout en étant, bien entendu, innocent des faits en question. La seule chose dont j'étais sûr était que l'auteur de ces crimes n'allait pas s'arrêter.

J'ai ensuite donné des conseils à l'équipe sur la manière de mener les interrogatoires des suspects potentiels – de ceux qu'ils trouveraient de leur côté et des pauvres bougres qui se manifestent toujours dans ce genre d'affaire sensationnelle. McIlwain, Walker et moi avons passé le reste de la journée à faire le tour des lieux où les corps avaient été retrouvés. J'étais sur les rotules en rentrant à l'hôtel ce soir-là.

Pendant que nous prenions un verre au bar pour nous détendre, j'ai dit à Blaine et à Ron que je ne me sentais pas bien. J'avais toujours mal à la tête et je pensais couvrir une grippe. Je leur ai demandé de prendre les choses en main le lendemain. Si je passais une journée au lit, je me sentirais mieux. Alors, après que nous nous sommes souhaité bonne nuit, j'ai accroché la pancarte « Ne pas déranger » sur ma porte et dit à mes deux collaborateurs que je les rejoindrais le surlendemain matin.

Je me souviens seulement de m'être senti épouvantablement mal et de m'être assis sur le bord du lit pour me déshabiller. Mes deux collègues sont retournés au palais de justice le lendemain pour poursuivre l'exposé de la stratégie que j'avais esquissée. Comme je le leur avais demandé, ils m'ont laissé seul toute la journée pour que je me débarrasse de cette grippe dans les bras de Morphée.

Mais lorsque je ne suis pas descendu prendre mon petit déjeuner le surlendemain, ils ont commencé à s'inquiéter. Ils ont appelé ma chambre. Pas de réponse. Ils sont montés puis ont frappé à ma porte. Rien.

Ils se sont précipités à la réception pour demander une clé au gérant. Ils sont remontés, ont ouvert la porte et sont tombés sur la chaîne de sûreté. Des gémissements sourds provenaient de l'intérieur de la chambre.

Ils sont entrés après avoir donné un coup de pied dans la porte. Ils m'ont trouvé par terre en « position de grenouille », à moitié vêtu et essayant apparemment d'attraper le téléphone. La partie gauche de mon corps était prise de convulsions. Blaine a dit que je me « consumais ».

L'hôtel a appelé l'hôpital suédois, qui a immédiatement envoyé une ambulance. Pendant ce temps-là, Blaine et Ron sont restés en contact avec le service des urgences pour tenir les médecins informés de l'évolution de mon état. J'avais 41,6 °C de température et mon cœur battait à 220. J'étais paralysé du côté gauche et, dans l'ambulance, j'ai continué à avoir des

convulsions. Il est dit dans le rapport médical que j'avais des « yeux de poupée » : ouverts et fixant le vide.

Dès que nous sommes arrivés à l'hôpital, on m'a enveloppé dans de la glace et on a commencé à m'injecter des doses massives de phénobarbital pour arrêter les convulsions. Le médecin a dit à Blaine et Ron qu'il aurait pu endormir toute la ville de Seattle avec ce qu'il était en train de m'administrer.

Il leur a aussi confié que, malgré tous les efforts de chacun, j'allais probablement mourir. Le scanner montrait que la fièvre avait provoqué une hémorragie qui avait envahi la partie droite de mon cerveau.

« En d'autres termes, leur a-t-il dit, son cerveau a grillé. »

On était le 2 décembre 1983. Mon assurance avait pris effet la veille.

Le chef de mon unité, Roger Depue, s'est rendu à l'école de Pam pour lui annoncer personnellement la nouvelle. Mon père et elle ont sauté dans un avion pour Seattle afin d'être auprès de moi tandis que ma mère, Dolores, gardait nos filles. Deux agents du FBI de Seattle, Rick Mathers et John Biner, sont allés les chercher à l'aéroport et les ont conduits directement à l'hôpital. C'est à ce moment-là qu'ils ont appris la gravité de mon état. Le médecin a essayé de préparer Pam à ma mort. Si je vivais, lui a-t-il dit, je serais probablement aveugle et dans un état végétatif. Étant catholique, elle a appelé un prêtre pour qu'il m'administre les derniers sacrements, mais quand il a su que j'étais protestant, il a refusé. Blaine et Ron l'ont alors renvoyé, puis ils ont trouvé un autre prêtre qui n'avait pas ce genre d'états d'âme. Ils lui ont demandé de prier pour moi.

J'ai oscillé entre la vie et la mort pendant toute la semaine. Seuls les membres de ma famille étaient autorisés à venir me voir, aussi mes collègues de Quantico et ceux de Seattle sont-ils soudain devenus de proches parents. « Vous avez vraiment une grande famille », a dit une des infirmières à Pam avec un sourire forcé.

Cette idée de grande famille n'était pas une blague en un sens. De retour à Quantico, des collègues, avec en tête Bill Hagmaier de l'unité de sciences du comportement et Tom Columbello de l'Académie nationale, ont organisé une collecte pour que Pam et mon père puissent rester à mon chevet à Seattle. Ils ont très vite reçu la contribution d'autres officiers de police des quatre coins du pays. Au même moment, des dispositions étaient prises pour ramener mon corps en Virginie afin que je sois enterré au cimetière militaire de Quantico.

Vers la fin de la première semaine, Pam, mon père, les agents et le prêtre ont formé un cercle autour de mon lit. Ils ont joint leurs mains et pris la mienne dans les leurs en priant pour moi. Tard, cette nuit-là, je suis sorti du coma.

Je me rappelle avoir été surpris de voir Pam et mon père et m'être demandé où je me trouvais. Au départ, je ne pouvais pas parler. La partie inférieure gauche de mon visage tombait un peu et j'étais toujours paralysé du côté gauche. Je me suis progressivement remis à parler, en bredouillant au début. Au bout d'un moment, j'ai vu que je pouvais bouger une jambe, puis accomplir d'autres mouvements. J'avais mal à la gorge à cause des tubes qu'on y avait enfoncés pour me maintenir en vie. Après le phénobarbital, on m'a administré du Dilantin afin d'arrêter les convulsions. Suite à de nombreux examens, scanners et ponctions lombaires, on m'a finalement dit de quoi je souffrais : c'était une encéphalite virale provoquée ou aggravée par le stress et par un mauvais état général. J'avais de la chance d'être encore en vie.

Ma guérison a été douloureuse et difficile. J'ai dû réapprendre à marcher. J'avais des troubles de la mémoire. Pour m'aider à me souvenir du nom de mon médecin, le Dr Siegal, Pam m'a apporté une figurine de mouette¹ faite de coquillages et posée sur un socle

1. Siegal se prononce presque de la même manière que *seagull*, qui signifie mouette en anglais. (N.d.T.)

en liège. Lorsque le médecin est venu m'examiner pour voir où j'en étais sur le plan intellectuel, il m'a demandé si je me souvenais de son nom. J'ai bredouillé : « Bien sûr, Dr Seagull. »

Malgré le soutien extraordinaire que l'on me prodiguait, la rééducation me frustrait terriblement. Je n'ai jamais su rester assis et prendre mon temps. Le directeur du FBI, William Webster, m'a appelé pour m'encourager. Je lui ai dit que je pensais ne plus être en mesure de me servir de mon revolver.

« Ne vous inquiétez pas pour ça, m'a-t-il répondu. Ce qui nous intéresse, ce sont vos facultés intellectuelles. » Je ne lui ai pas dit que je craignais qu'il n'en reste pas grand-chose non plus.

J'ai finalement quitté l'hôpital suédois et je suis rentré chez moi deux jours avant Noël. Avant de partir, j'ai offert des plaques gravées à l'équipe des soins intensifs, leur exprimant à tous ma profonde gratitude pour m'avoir sauvé la vie.

Roger Depue est venu nous chercher à l'aéroport de Dulles et nous a conduits chez nous à Fredericksburg, où un drapeau américain et un panneau gigantesque « Bienvenue à la maison, John », m'attendaient. J'étais passé de cent kilos à quatre-vingts. Mes filles, Erika et Lauren, ont été si perturbées par mon apparence physique et mon fauteuil roulant que, pendant longtemps, elles se sont inquiétées à chacun de mes départs en voyage.

Noël a été plutôt triste. Je n'ai pas vu beaucoup d'amis, seulement Ron Walker, Blaine McIlwain, Bill Hagmaier et un autre agent de Quantico, Jim Horn. J'avais quitté mon fauteuil roulant mais je me déplaçais encore avec difficulté. Je n'arrivais pas à suivre une conversation. Je pleurais facilement et je ne pouvais me fier à ma mémoire. Quand Pam ou mon père m'emmenaient faire un tour en ville, je ne me rappelais pas si telle ou telle construction était récente ou non. J'avais l'impression d'avoir été foudroyé et je me demandais si je pourrais jamais retravailler.

J'en voulais également au Bureau pour ce qu'on m'avait fait

endurer. Au mois de février de cette année-là, j'avais en effet dit à un adjoint du directeur, Jim McKenzie, que je pensais ne pas pouvoir tenir la cadence et je lui avais demandé de me donner du renfort.

McKenzie s'était montré compréhensif mais réaliste. « Vous savez comment marche le système, m'avait-il répondu. On ne reconnaît ce que vous avez fait que le jour où vous vous écroulez. »

Non seulement j'avais l'impression de ne pas être soutenu, mais j'avais aussi le sentiment de ne pas être apprécié à ma juste valeur. C'était d'ailleurs plutôt le contraire. L'année d'avant, après m'être décarcassé à Atlanta pour résoudre l'affaire du Tueur d'enfants, j'avais reçu un blâme officiel à cause d'une histoire qui était parue dans un journal de Newport News en Virginie, juste après l'arrestation de Wayne Williams. Le journaliste m'avait demandé ce que je pensais de Williams comme suspect et je lui avais répondu qu'il me semblait « bon » et que s'il s'avérait que c'était vraiment lui, alors il serait bon aussi pour un certain nombre d'autres affaires.

Bien que le FBI m'ait demandé de donner ces interviews, il m'a été reproché d'avoir inopportunément parlé d'un dossier en cours. On m'a dit que l'on m'avait déjà prévenu deux mois auparavant quand j'avais été interrogé par le magazine *People*. C'était typique de la bureaucratie gouvernementale. J'ai dû comparaître devant la commission des responsabilités professionnelles au quartier général à Washington et, après six mois de tergiversations bureaucratiques, j'ai reçu un blâme par écrit. Plus tard, le Bureau m'a fait parvenir une lettre d'éloges pour cette même affaire. Mais à cette époque, c'était là toute la reconnaissance qu'il me témoignait pour l'avoir aidé à résoudre ce que la presse appelait alors « le crime du siècle ».

Il est difficile de parler de ce que nous faisons, y compris à notre conjoint. Quand on passe ses journées à voir des morts ou des corps mutilés, surtout s'il s'agit d'enfants, on essaie de mettre cela de côté quand on rentre chez soi. On ne peut pas dire à

table : « J'ai vu un crime sexuel fascinant, aujourd'hui. Tiens, je vais te le raconter... » C'est pourquoi les policiers sont souvent attirés par les infirmières, et réciproquement. En un sens, leurs jobs ont des points communs.

Et pourtant, lorsque je me promenais dans le parc ou dans les bois avec mes filles, il m'arrivait souvent de me dire en voyant certaines choses : *Tiens, ça ressemble à telle ou telle scène, celle où nous avons trouvé ce gosse de huit ans.* Bien qu'étant inquiet pour la sécurité d'Erika et Lauren à cause de tout ce que je voyais, il m'était difficile de me sentir préoccupé par les écorchures et les petits maux qui sont le lot de l'enfance, même si je reconnaissais leur importance réelle. Si Pam me disait à mon retour à la maison qu'une des petites était tombée de bicyclette et avait eu besoin de points de suture, l'image de l'autopsie d'une enfant de son âge surgissait dans mon esprit et je pensais à tous les points que le médecin légiste avait dû lui faire pour fermer ses plaies avant son enterrement.

Pam avait son propre cercle d'amis qui faisaient de la politique, ce qui ne m'intéressait pas du tout. Et à cause de tous mes déplacements, elle a assumé la plus grande part de l'éducation de nos filles, elle a payé les factures et s'est aussi occupée de toute l'intendance. C'était l'une des nombreuses difficultés que rencontrait notre couple à cette époque, et je sais que notre aînée, Erika, était consciente de la tension qui régnait.

J'en voulais encore au Bureau de ce qui m'était arrivé. Un mois après mon retour chez moi, alors que je brûlais des feuilles dans le jardin, je suis soudain rentré pour rassembler toutes les copies des profils que j'avais à la maison ainsi que tous les articles que j'avais rédigés et je les ai jetés dans le feu. Me débarrasser de tout ça a représenté pour moi une catharsis.

Quelques semaines plus tard, comme je pouvais de nouveau conduire, je suis allé au cimetière de Quantico pour voir où l'on m'aurait enterré. Les tombes sont ordonnées selon la date du décès, et si j'étais mort vers le 1^{er} ou le 2 décembre, je me serais

retrouvé dans un endroit assez laid. J'ai remarqué qu'il jouxtait la tombe d'une jeune fille qui avait été poignardée à mort dans l'allée conduisant à son domicile, pas très loin de chez moi. J'avais travaillé sur son cas mais le meurtre n'était toujours pas élucidé. Pendant que je me tenais là en train de ruminer, je me suis rappelé toutes les fois que j'avais conseillé à la police de surveiller les tombes au cas où les tueurs se manifesteraient. Je me disais que cela serait drôle si des policiers étaient justement postés là à m'observer et s'ils m'arrêtaient comme suspect.

J'étais encore en arrêt de travail quatre mois après mon coma à Seattle. J'avais des caillots de sang dans les jambes et les poumons à cause de la maladie et de mon alitement prolongé. Je devais m'accrocher pour pouvoir tenir jusqu'au soir. Je ne savais pas si je serais physiquement capable de retravailler un jour et, même si tel était le cas, j'ignorais si j'aurais suffisamment confiance en moi pour reprendre mon activité. Pendant ce temps-là, Roy Hazelwood, du département de pédagogie de l'unité de sciences du comportement, mettait les bouchées doubles et avait repris mes dossiers en cours.

C'est en avril 1984 que je suis retourné pour la première fois à Quantico afin de prendre la parole devant un groupe de membres du FBI qui élaboraient des profils psychologiques de criminels. Lorsque je suis entré dans la salle en portant des pantoufles, les pieds encore gonflés par les caillots de sang, ces agents venus des quatre coins du pays se sont tous levés pour m'acclamer. Leur réaction a été spontanée et authentique. Eux, mieux que quiconque, savaient ce que j'avais accompli et ce que j'essayais d'instituer au sein du Bureau. Et, pour la première fois depuis des mois, je me suis senti soutenu et apprécié. J'étais enfin à la maison.

J'ai repris mon travail à plein temps un mois plus tard.

1

Dans la tête d'un tueur

Se mettre à la place du tueur.

Voilà ce que je dois faire. Nous avons tous vu des documentaires sur la nature. Un lion, dans une plaine, observe, par exemple, une horde d'antilopes à un point d'eau. Et pourtant – on le voit dans son regard –, il n'en fixe qu'une seule, une parmi des centaines. Il est entraîné à déceler la faiblesse et la vulnérabilité, c'est-à-dire ce qui fera d'une antilope particulière sa proie la plus probable au sein d'un groupe gigantesque.

Certaines personnes fonctionnent ainsi. Si je suis l'une d'elles, je suis constamment à l'affût, à la recherche d'une victime, celle de l'opportunité. Imaginons que je sois dans un centre commercial au milieu de centaines de gens. J'entre dans un magasin de jeux vidéo et, en regardant la foule d'enfants qui jouent, je dois me comporter en chasseur, je dois être capable de tracer un profil, celui de ma proie future. Il faut que j'arrive à déterminer lequel d'entre eux est le plus vulnérable, lequel sera ma victime potentielle. Je dois observer comment il est habillé, je dois m'entraîner à relever les indices non verbaux de son comportement. Et tout cela, il faut que je le fasse en une fraction de seconde et que je sois donc un maître en la matière. Puis, une fois que je me suis décidé, je dois avoir une idée de la manière dont je vais

entraîner cet enfant hors du centre commercial sans attirer l'attention de ses parents, qui sont probablement dans la boutique d'à côté. Je n'ai donc pas droit à l'erreur.

C'est dans l'excitation de la traque que ces gars-là trouvent leur raison de vivre. Je suis sûr qu'elle est du même ordre que celle du lion à l'affût dans la savane. Et c'est valable, qu'il s'agisse de ceux qui traquent les enfants, les jeunes femmes, les personnes âgées, les prostituées ou tout autre groupe d'individus, ou de ceux qui n'ont pas de victimes de prédilection. D'une certaine façon, ils sont tous pareils.

Mais ce sont les moyens qui diffèrent, et les indices qu'ils laissent derrière eux trahissent leur personnalité. Cela nous a conduits à mettre au point une nouvelle arme permettant l'interprétation de certains types de crimes violents et la poursuite, l'arrestation et le jugement de leurs auteurs. J'ai passé la plus grande partie de ma carrière d'agent spécial du FBI à la perfectionner et c'est tout le sujet de ce livre. Les crimes effroyables ont toujours soulevé la même question fondamentale : quel genre de personne aurait pu accomplir un tel acte ? C'est par une analyse du lieu du crime et par l'établissement du profil du criminel que nous tentons de répondre à cette question à l'unité d'aide aux enquêtes du FBI.

Car le comportement est le reflet de la personnalité.

Il n'est jamais aisé ni agréable de se mettre à la place de ces gars-là ou de penser comme eux. Mais c'est ce que mes collaborateurs et moi-même devons faire. Nous essayons de ressentir ce que chacun d'eux a ressenti.

Tout ce que nous voyons sur les lieux du crime nous apporte des informations sur l'auteur de celui-ci. En étudiant le plus grand nombre de crimes possible, puis en discutant avec les experts – c'est-à-dire ceux qui les avaient commis –, nous avons appris à interpréter ces indices un peu comme un médecin établit un diagnostic à partir de l'évaluation de différents symptômes. Et de la même manière qu'il peut poser un diagnostic

après avoir reconnu certains aspects d'une maladie qu'il a déjà identifiée auparavant, nous pouvons tirer quelques conclusions quand différents éléments cohérents commencent à apparaître.

Au début des années 1980, j'ai interrogé pour notre étude approfondie des assassins incarcérés. Je me trouvais pour cela dans le pénitencier ancien et de style gothique du Maryland à Baltimore, assis au milieu d'un groupe de criminels violents. Chacun d'eux constituait un cas intéressant – il y avait un tueur de flics, un tueur d'enfants, des dealers et des hommes de main – mais je voulais surtout discuter avec un violeur qui avait assassiné ses victimes. C'était son mode opératoire qui m'importait. J'ai alors demandé à ces détenus s'ils en connaissaient un que je pourrais rencontrer.

« Il y a bien Charlie Davis », m'a dit l'un d'eux, mais les autres ont rétorqué qu'il n'accepterait vraisemblablement pas de parler à un agent du FBI. Quelqu'un est allé le chercher dans la cour de la prison. À la surprise générale, il s'est joint au cercle, probablement autant par curiosité, par ennui que pour toute autre raison. Un de nos atouts dans cette étude approfondie était que les détenus avaient beaucoup de temps et pas grand-chose à faire.

Lorsque nous menons des entretiens en prison – et cela a été le cas dès le début –, nous essayons d'en savoir le plus possible avant de rencontrer les détenus. Nous consultons les rapports de police et d'autopsie, les photographies des lieux, les minutes du procès, tout ce qui peut nous éclairer sur les mobiles ou la personnalité du criminel. C'est aussi le meilleur moyen de s'assurer qu'il ne se fait pas mousser et qu'il ne nous mène pas en bateau. Mais dans ce cas précis, je n'étais évidemment pas préparé, alors je l'ai admis et j'ai essayé d'en tirer parti.

Davis était un type gigantesque et balourd d'un mètre quatre-vingt-quinze, âgé d'une trentaine d'années, bien rasé et soigné de sa personne. J'ai commencé en lui disant :

« J'ai un désavantage sur toi. Je ne sais pas ce que tu as fait.

– J’ai tué cinq personnes », m’a-t-il répondu.

Je lui ai demandé de décrire ces crimes et ce qu’il avait fait avec ses victimes. Davis était conducteur d’ambulance à temps partiel. Il procédait ainsi : il étranglait une femme, plaçait son corps sur le bas-côté d’une autoroute dans son secteur d’intervention, passait un coup de fil anonyme signalant la présence d’un blessé, puis répondait à l’appel de son central et partait récupérer le corps avec son ambulance. Personne, parmi les différents intervenants arrivés sur les lieux, n’imaginait une seconde que le tueur se trouvait juste parmi eux. Ce niveau de contrôle et d’orchestration, c’était ça qui l’excitait et lui procurait les sensations les plus intenses. Tout ce que j’ai ainsi appris sur les techniques des criminels s’est toujours avéré extrêmement utile par la suite.

Le fait qu’il étranglait ses victimes me laissait penser que le meurtre n’était pas prémédité et que l’essentiel pour lui était le viol.

« Tu es vraiment fasciné par la police. Tu aurais aimé être policier, avoir du pouvoir au lieu d’occuper des postes très en dessous de tes capacités », lui ai-je dit. Il a ri et m’a répondu que son père avait été lieutenant de police.

Je lui ai demandé de me décrire son mode opératoire : il se mettait à suivre une belle jeune femme. Si elle garait, par exemple, sa voiture devant un restaurant, Davis, muni de son numéro de plaque minéralogique et grâce aux relations que son père avait dans la police, obtenait facilement l’identité de celle-ci. Puis, il lui téléphonait au restaurant et lui faisait savoir que ses phares étaient restés allumés. Quand elle sortait, il la poussait dans sa voiture ou dans la sienne, lui passait des menottes et démarrait.

Il a décrit ses cinq meurtres dans l’ordre, comme s’il les revivait. Quand il a abordé le dernier, il a mentionné qu’il avait recouvert sa victime. C’était la première fois que ce détail lui revenait à l’esprit.

Arrivé à ce point de la conversation, j'ai changé de tactique. Je lui ai dit : « Permits-moi de te parler de toi. Tu souffrais de problèmes relationnels avec les femmes. Tu avais des difficultés financières quand tu as commis ton premier meurtre. Tu approchais de la trentaine et tu savais que tu étais sous-employé ; alors ta vie n'était que frustration et sentiment d'impuissance. »

Il a acquiescé. Je ne m'étais pas trompé jusque-là. Je n'avais rien dit de particulièrement difficile à prédire ou à imaginer.

« Tu buvais beaucoup, ai-je continué. Tu avais des dettes. Tu te disputais avec la femme avec laquelle tu vivais. (Il ne m'avait pas dit qu'il vivait avec quelqu'un mais j'étais presque sûr que c'était le cas.) Et les soirs où les choses allaient vraiment mal, tu parlais en chasse. Comme tu ne pouvais pas t'en prendre à ta bonne femme, il fallait que ça tombe sur quelqu'un d'autre. »

J'ai observé que l'attitude de Davis se modifiait progressivement, il s'ouvrait. Puis j'ai continué avec le peu d'informations dont je disposais. « Mais cette dernière victime, tu l'as tuée beaucoup plus doucement. Elle était différente des autres. Tu l'as laissée se rhabiller après l'avoir violée. Tu as couvert sa tête. Tu n'avais pas fait cela pour les quatre précédentes. Tu n'étais pas très fier de toi cette fois-là. »

Quand ils commencent à écouter attentivement, vous savez que vous êtes sur la bonne voie. J'ai appris cela au cours de ces enquêtes en prison et je l'ai utilisé maintes et maintes fois par la suite lors des interrogatoires de suspects. Là, j'avais réussi à capter toute son attention. « Elle t'a dit quelque chose et tu t'es senti coupable à l'idée de la tuer, mais tu l'as quand même fait. »

Il est soudain devenu rouge comme une tomate. On aurait dit qu'il était en transe et j'ai pu voir dans ses yeux qu'il revivait la scène. Cette femme, m'a-t-il dit, le ton hésitant, lui avait confié que son mari avait de gros problèmes de santé et qu'elle s'inquiétait. Il était très malade et probablement mourant. C'était peut-être une ruse de la part de celle-ci. Je n'avais aucun moyen de le savoir. Mais cela avait manifestement touché Davis.

« Je ne m'étais pas grîmé. Elle savait qui j'étais, alors j'ai été obligé de la tuer. »

Je me suis tu un instant puis je lui ai dit : « Tu lui as pris quelque chose, n'est-ce pas ? »

Il a acquiescé puis a reconnu qu'il avait fouillé dans son portefeuille. Il y avait trouvé une photographie d'elle avec son mari et leur enfant à Noël, et il l'avait gardée.

Je n'avais jamais rencontré ce type auparavant mais je commençais à m'en faire une idée assez nette, alors je lui ai dit : « Tu es allé sur sa tombe, Charlie, n'est-ce pas ? » Il a rougi, ce qui m'a également confirmé qu'il avait suivi la presse pour savoir où sa victime était enterrée. « Tu y es allé parce que tu te sentais coupable. Et tu as apporté quelque chose au cimetière que tu as posé sur la tombe. »

Les autres détenus étaient totalement silencieux et écoutaient avec la plus grande attention. Ils n'avaient jamais vu Davis ainsi. J'ai répété : « Tu as apporté quelque chose sur cette tombe. Qu'est-ce que c'était, Charlie ? Tu as apporté la photo, hein ? » Il a acquiescé de nouveau puis baissé la tête.

Ce n'était ni de la prestidigitation, ni de la sorcellerie, contrairement à ce que pouvaient penser les autres prisonniers. Il était évident que je devinais, mais mes hypothèses étaient fondées sur ce que nous avons appris durant nos recherches et sur l'expérience que mes collaborateurs et moi-même avons acquise au cours des enquêtes précédentes. Nous continuons d'ailleurs à développer ces savoirs. Nous avons, par exemple, déduit que le vieux cliché selon lequel « l'assassin revient toujours sur les lieux du crime » est vrai, mais pas forcément pour les raisons que nous imaginions au départ.

Le comportement est le reflet de la personnalité.

Notre travail est nécessaire en partie à cause du changement de nature des crimes violents. Je m'explique : les crimes liés à la drogue sont aujourd'hui un fléau qui touche la plupart des villes. Les meurtres par arme à feu sont devenus quotidiens et consti-

tuent une honte pour la nation. Autrefois, en revanche, surtout dans le cas des crimes violents, les victimes n'étaient pas prises au hasard : elles connaissaient le plus souvent leur futur bourreau avant les faits.

Les choses ont changé. Jusque dans les années 1960, on élucidait plus de quatre-vingt-dix pour cent des affaires de meurtre. Cela aussi a changé. Aujourd'hui, bien que des progrès considérables aient été accomplis en science, en technologie et en informatique, et bien que les officiers de police soient mieux formés et disposent de plus de moyens, le taux d'homicides a augmenté, tandis que le pourcentage d'élucidation des affaires a diminué. De plus en plus souvent, les bourreaux ne connaissent pas leur victime avant les faits et la plupart du temps nous n'avons pas de mobile pour expliquer leur geste, ou en tout cas, pas de mobile évident ou logique.

La majorité des meurtres et des crimes violents étaient autrefois assez faciles à comprendre. Ils étaient le fruit de l'exacerbation de certains sentiments que nous connaissons tous : la colère, la cupidité, la jalousie, le profit ou la revanche. Une fois que le criminel s'était débarrassé de son problème psychologique, la pulsion criminelle s'arrêtait. Il y avait un mort, la police savait généralement qui en était l'auteur et ce qu'elle devait rechercher.

Mais une nouvelle sorte de criminel violent a émergé ces dernières années : le criminel en série qui souvent continue jusqu'à ce qu'il soit appréhendé ou tué, qui apprend par l'expérience et peaufine son scénario crime après crime. J'ai dit « émergé » parce qu'il a toujours plus ou moins existé, même avant 1880, lorsque sévissait Jack l'Éventreur à Londres. Celui-ci est considéré comme étant le premier tueur en série de l'ère moderne. Je dis « il » car, pour des raisons que nous verrons ensuite, les tueurs en série sont pratiquement tous des hommes.

Le meurtre en série est probablement un phénomène plus ancien que nous le pensons. Les histoires et les légendes de

sorcières, de loups-garous et de vampires ont peut-être permis autrefois d'expliquer des actes tellement odieux que personne dans les villages d'Europe ou de la jeune Amérique ne pouvait en saisir la perversité sous-jacente, perversité que nous tenons aujourd'hui pour acquise. Les monstres devaient être des créatures surnaturelles. Ils ne pouvaient en aucun cas nous ressembler.

Les tueurs et les violeurs en série sont de tous les criminels violents les plus surprenants, les plus perturbants et les plus difficiles à appréhender, et ce en partie parce qu'ils sont généralement motivés par des facteurs bien plus complexes que ceux que je viens d'énumérer. Cela les rend plus ou moins étrangers à des sentiments normaux tels que la compassion, la culpabilité ou le remords, aussi leur schéma de comportement est-il plus difficile à comprendre.

La seule façon de les appréhender est parfois d'apprendre à penser comme eux.

Ne craignez pas que je divulgue ainsi des secrets qui pourraient être utilisés par de futurs criminels. Ce que je vais relater ici est la manière dont nous avons mis au point une technique d'analyse du crime et de la personnalité du criminel à partir de son comportement, ainsi qu'une stratégie permettant ensuite d'obtenir la condamnation de celui-ci. Je ne pourrais pas enseigner la manière d'accomplir le crime parfait, même si je le voulais. D'abord parce qu'il faut au moins deux ans pour former les agents déjà très expérimentés qui ont été sélectionnés pour venir dans mon unité. Ensuite, parce que plus il en fait pour nous échapper et nous conduire sur une fausse piste, plus le criminel nous fournit d'indices sur son comportement, indices qui nous serviront dans notre enquête.

Comme le disait il y a plusieurs dizaines d'années sir Arthur Conan Doyle par la bouche de Sherlock Holmes : « La singularité constitue presque toujours un indice. Plus un crime manque de caractéristiques, plus il est banal et plus il est difficile de l'élu-